

RENCONTRE «Nous assistons à l'urgence d'une jeunesse d'exister»

De Bruxelles à Genève, via Abidjan, Paris, Monte-Carlo, Hambourg et Vienne et de la danse classique aux mouvements urbains, l'étonnant parcours de Nicolas Musin, fondateur de l'Urban Move Academy, qui a ouvert ses portes en septembre à Meyrin (GE).

MARAT SHARGORODSKY

Belge d'origine et formé à l'École de danse de l'Opéra de Paris, Nicolas Musin a parcouru le monde avec les troupes de danse les plus réputées. Il a été, tour à tour, danseur principal, chorégraphe, metteur en scène, fondateur et dirigeant de sa compagnie de danse et, enfin, pédagogue.

Il est venu s'établir à Genève en 2007 et n'en est plus reparti. Cet artiste visionnaire voulait réunir l'apprentissage de disciplines artistiques, sportives et multimédia en un seul lieu et c'est ainsi qu'est née l'Urban Move Academy (UMA) qui a démarré ses activités en septembre, avec un premier bilan très positif. Nicolas Musin a reçu «Bilan» au Grand Théâtre de Genève, une des institutions qui a accueilli les élèves d'UMA dans le cadre d'un échange avec le Ballet du Grand Théâtre.

Nicolas Musin, comment vous est venue la passion de la danse?

Enfant, mes parents me parlaient régulièrement et passionnément du ballet du XX^e siècle, dirigé par Maurice Béjart et établi alors à Bruxelles. Un chorégraphe, des danseurs et des œuvres hors du commun que je n'ai malheureusement pu découvrir que par le biais de cassettes VHS. Quoi qu'il en soit, j'ai vite compris que j'étais chez moi! À 10 ans, ma mère m'a inscrit dans une petite école de danse à Abidjan où je prenais

aussi bien des cours de danse classique que de danse africaine. Cela façonnera une dualité et un esprit d'ouverture.

C'est à ce moment-là que vous avez décidé d'en faire votre métier?

Mon professeur, estimant que j'avais un grand potentiel pour la danse classique, a suggéré de me présenter au concours d'entrée de l'École de danse de l'Opéra de Paris. Après une année de cours particuliers avec Tessa Beaumont, qui avait travaillé avec Maurice Béjart, j'ai été accepté et y ai fait toutes les classes. Toutefois, et alors que j'intégrais la troupe du Ballet de l'Opéra de Paris dirigée par Rudolf Noureev, j'étais déjà ailleurs, à la recherche d'une compagnie où je pourrais vivre et penser la danse différemment, dans le sillage des créateurs contemporains émergents. Ce n'est pas un secret, le Ballet de l'Opéra des années 80 était encore très fermé sur le monde de la création contemporaine.

«En dehors des heures passées dans le studio et sur la scène, je voyageais beaucoup pour aller à la rencontre de mondes qui m'étaient étrangers.»

Où est-ce que vous allez?

En 1986, les Ballets de Monte-Carlo (ex-Ballets russes) étaient en train de se reformer. Un jeune directeur ayant dansé pour Maurice Béjart, Jiri Kylian, m'a proposé de les rejoindre. Je suis vite devenu soliste et me suis confronté à un répertoire néoclassique mais surtout moderne et contemporain qui me convenait parfaitement. J'ai pu travailler avec les plus grands chorégraphes et suis devenu chorégraphe à l'âge de 21 ans. J'y ai passé huit années extraordinaires avec des tournées dans plus de 40 pays et de fabuleuses rencontres avec Helmut Newton, Karl Lagerfeld ou encore Keith Haring. Mais déjà, à l'âge de 27 ans, mon corps montrait

quelques signes de fatigue. En dehors des heures passées dans le studio et sur la scène, je voyageais beaucoup pour aller à la rencontre de mondes qui m'étaient étrangers, dont ceux de l'art contemporain, du théâtre et de la mode.

Vous décidez donc de partir?

Le génial John Neumeier, directeur du Ballet de Hambourg, vient à Monte-Carlo pour créer la X^e Symphonie de Mahler, où il m'offre le rôle principal et me propose de rejoindre sa compagnie. Je suis alors victime d'une rupture du tendon d'Achille. L'opération se passe bien et, après un an de rééducation, je fais mon retour sur scène. Mais les sensations ne sont plus les mêmes et on ne peut mentir en dansant...

Après un passage par le Ballet de l'Opéra de Vienne et la fondation de votre compagnie, vous venez en Suisse?

La mécène genevoise Cynthia Odier était en train de lancer Flux Laboratory, une structure qui privilégie l'expérimentation et l'interdisciplinarité. Ayant vu un spectacle de ma compagnie viennoise à Paris, elle me propose de la rejoindre pour l'aider à structurer et animer son projet. En 2007, je m'installe à Genève avec ma femme et mon fils.

C'est à partir de là que vous décidez de vous consacrer à la culture urbaine?

Oui. Et ce n'est pas à Paris, Berlin ou New York que j'ai découvert les cultures urbaines, mais bien à Genève! J'ai eu très vite l'envie de rapprocher toutes ces disciplines artistiques et sportives pour ouvrir la voie d'une conversation entre espace public et espace théâtral. Le skatepark de Plainpalais m'est apparu comme une scène opportune pour réunir danse, parkour et ride. C'est ainsi que le spectacle ZUP a vu le jour en 2017, avec le soutien du producteur Michel Gaud. Une expérimentation qui a été vertigineuse pour le public et les jeunes participants au projet. C'est de là que l'idée de l'Urban Move Academy (UMA) m'est venue.

PHOTO: NICOLAS RIGHETTI / LUNDI3



Nicolas Musin:
«Ce n'est pas à Paris,
Berlin ou New York
que j'ai découvert
les cultures urbaines,
mais bien à Genève.»

Comment avez-vous fait pour trouver le financement?

C'est par le fruit d'une magnifique rencontre avec la fondatrice de la Fondation Montes Alti, Dinara Kulibayeva, que le projet a pu voir le jour. Son adhésion a été immédiate et très forte. En tant que pédagogue etoureuse des arts, il lui paraissait évident de financer un lieu de création inédit pour les jeunes. Et pour le volet social, la Fondation Montes Alti attribue également plusieurs dizaines de bourses pour les étudiants la nécessitant.

«Notre formation vise à offrir des débouchés à tous ces jeunes dont le travail d'interprète et de créateur va être montré régulièrement aux professionnels du spectacle.»

Vous venez de démarrer. Quelles sont les premières impressions?

Grâce aux autorités de la Ville de Meyrin, UMA a ouvert le 1^{er} septembre à la Maison des Compagnies avec une trentaine d'élèves à plein temps, âgés de 18 à 24 ans. Des jeunes choisis pour leur talent mais aussi pour leur personnalité, leur esprit d'ouverture et leur capacité à intégrer des processus de création. Dans le but de fédérer, UMA ouvre certaines activités, les workshops et master classes, à des élèves issus d'autres écoles qui, je l'espère, deviendront partenaires. Si l'académie fait ses premiers pas, on sent déjà une énergie extraordinaire. Il y a un esprit de groupe qui fait la force et vitalité d'UMA. Nous assistons à l'urgence d'une jeunesse d'exister en scène et dans la vie, de créer et de partager.

UMA va bientôt présenter ses créations au public?

Tout à fait. Notre formation vise à offrir des débouchés à tous ces jeunes dont le travail d'interprète et de créateur va être montré régulièrement aux professionnels du spectacle. Par le biais de créations scéniques mais aussi de créations audiovisuelles. Du 9 au 18 décembre, nous allons présenter la première création d'UMA au théâtre genevois Am Stram Gram dirigé par Joan Mompart. Nous préparons aussi un grand projet à l'EPFL pour avril 2023. ■